

Coopération: la nature pour modèle

Longtemps on n'a voulu voir dans la nature qu'un univers impitoyable, régenté par la loi du plus fort. Mais en changeant le regard porté sur elle, comme la science contemporaine nous apprend à le faire, on s'aperçoit que l'entraide est un mécanisme aussi puissant que la compétition et que, dès lors, on peut trouver dans l'ensemble du monde vivant des modèles de coopération heureuse et efficace.



Poisson-clown et anémone de mer: un compagnonnage fécond

En 2017 Pablo Servigne et Gauthier Chapelle, ingénieurs agronomes de formation et tous deux docteurs en biologie, ont sorti un livre interpellant, *L'entraide, l'autre loi de la jungle*. Aborder un tel sujet en 2017, c'est sans doute prendre le risque de se confronter à une certaine résignation ou à une ironie pessimiste qui voudrait qu'il soit trop tard pour que l'entraide devienne un paradigme. Il nous a pourtant semblé, à la fin de notre lecture, que ce livre pouvait être un levier d'interrogation sur nos a priori

envers la coopération et surtout envers la possibilité de la mettre concrètement en œuvre. Le texte remet en question l'idée de la rareté et de l'impossibilité de l'entraide plus qu'il ne s'attache à critiquer une mentalité égoïste.

L'actualité est souvent menaçante, la crise écologique stimule notre imagination apocalyptique et nous pouvons donc avoir l'impression que l'égoïsme règne en maître, que nous courons vers la pire. Pourtant nous allons voir qu'un premier pas vers une pensée de la coopération consisterait à accepter de la voir là où elle se trouve, quand, malgré tout, elle émerge. Le deuxième pas est de réussir à la penser comme une intelligence de la difficulté et la mettre en pratique

LA COMPÉTITION, UN MASQUE QUI COLLE À LA NATURE

Pour aller à l'essentiel de la thèse de ces deux auteurs, nous pouvons commencer avec eux par questionner cette fameuse loi de la jungle. Celle du plus fort, la loi de celui qui doit prendre le dessus, qui doit vaincre. Cet imaginaire du «naturel», qui s'opposerait à l'attitude civilisée, nous poursuit encore aujourd'hui. Nous croyons que les êtres non-humains se comportent instinctivement ainsi et que les humains possèdent eux aussi ce fond pulsionnel, mais avec des structures pour le contrôler. Pour ne pas qu'il dérape. Pourtant la compétition comme attitude naturelle est encore inscrite et parfois encouragée à de nombreux niveaux de notre société (école, concours, pratique sportive, vie d'entreprise...).

La question fondamentale par laquelle passent les auteurs est de savoir «pourquoi l'entraide dont les exemples sont nombreux est-elle devenue si invisible?» (p. 19). Les auteurs s'évertuent à nous montrer que la nature est peuplée d'espèces dont les membres coopèrent en leur sein et même qui coopèrent souvent entre elles. Les manchots qui se blottissent les uns contre les autres pour se tenir chaud et qui se relaient pour occuper la position la plus inconfortable, les bactéries de diverses espèces qui s'entraident et qui, par extension, nous permettent de vivre et de respirer, ou encore la domestication (relativement) pacifique des pucerons par les fourmis en sont des exemples parmi tant d'autres.

Alors, pourquoi la violence et la compétition nous paraissent-elles si «naturelles» et pas l'entraide? Si l'on retrace les pas de cette conception, nous voyons qu'elle commence à se construire au Moyen-Âge mais surtout qu'on l'hérite du siècle des Lumières. Cette dernière période fut marquée par des philosophes comme Hobbes ou Locke qui ont voulu penser un Homme qui s'extrayait de la Nature car il le devait, la nature étant trop violente. Ce mythe philosophique consistant à dire que les humains ont dépassé un stade présocial par une démarche contractuelle ayant pour but d'éviter que l'homme ou la femme soient effectivement des loups pour les autres a engagé Hobbes et Locke à trouver un cadre politique à l'éthique minimale. C'est-à-dire un mode d'être ensemble qui puisse garantir une sécurité générale mais qui ne se base sur aucun présupposé moral. Au niveau des valeurs qui régissent la société dite civilisée, rien ne dépasse ou ne transcende l'importance de cette pacification. C'est selon Michéal cité par les auteurs, la naissance du libéralisme: «Seul le marché (neutre et protégé par l'Etat) pouvait nous permettre de satisfaire les besoins de tous en laissant libre cours à nos pulsions égoïstes.» (61) Cette pulsion égoïste serait donc ce qu'il reste à l'humain de sa participation à la nature.

Les recherches d'Adam Smith, économiste majeur du libéralisme, et son modèle théorique de l'homo œconomicus vont dans ce sens: l'humain est un être froid et calculateur qui pense avant tout à ce qui peut lui profiter. Smith lui-même remettait cependant en cause la pertinence de ce modèle en-dehors d'un cadre théorique précis: l'humain était selon lui bien trop complexe pour être résumé à sa partie calculatrice. Pourtant on le considère encore souvent comme décrivant la réalité. La théorie a donc été incorporée au fil des générations. On a fait des mythes philosophiques et des modèles abstraits une vérité concrète.

Une succession de modèles théoriques consolidée à des moments historiques bien précis a donc peu à peu régi des mythes sur notre semi-appartenance à la nature (nous sommes à la fois des êtres naturellement égoïstes et des êtres qui ont fait société avec les autres). Nous ne sommes plus des êtres naturels, puisque nous sommes sortis de la guerre permanente, mais nous gardons ces pulsions égoïstes dites naturelles. Un paradoxe qui se renforce en science. Bon nombres d'observations d'animaux ont eu tendance à prouver que cette compétition existait et était absolument dominante. Servigne et Chapelle n'écrivent pas leur livre pour nier toute sorte de compétition ou de violence au sein de la nature, mais, comme nous le disions plus haut, ils se demandent pourquoi la coopération est rendue invisible et pourquoi l'accent est mis sur l'insistance de l'égoïsme comme résidu naturel alors que des observations sérieuses nous prouvent que la compétition et la confrontation sont des faits rares, car dangereux, au sein du règne animal.

LA CONFIRMATION SCIENTIFIQUE ET LA RÉSISTANCE IMPRÉVUE DE LA COOPÉRATION

Ce qu'il importe de comprendre est que l'arsenal théorique que l'on peut construire sur des bases rationnelles oriente ensuite organiquement notre manière de nous rapporter au monde, consolide des croyances dont on oublie qu'elles se basent sur des mythes. Lorsqu'on a cru que «les relations entre espèces au sein des écosystèmes étaient la compétition et la prédation» (33), on a fini par *vouloir* le voir. Ce qui a amené les scientifiques, de Darwin au 20^e siècle, à chercher la prédation: «Les expériences ont été conçues pour mettre cela en évidence et, naturellement c'est ce qu'on a fini par observer» (33).

Sans accuser les scientifiques de mauvaise foi, il faut comprendre que l'objectivité scientifique n'existe que dans une certaine mesure, selon un certain dispositif mis en place. Si le prisme initial est fondé sur une volonté de confirmer une opinion, il est fort probable que le dispositif d'observation mis en place soit de nature à trouver cette confirmation. Peu à peu, les récits semblent tous converger vers une certaine version de la nature.

Deux exemples de revirement scientifique nous ont néanmoins marqué dans cet ouvrage. Le premier concerne le célèbre théoricien de l'anarchie Pierre Kropotkine. Celui-ci était un grand admirateur des thèses de Darwin. Il décida donc d'aller lui-même observer les comportements animaux. Il y verra essentiellement de l'entraide et en conclura que, non seulement l'idée d'une Nature de guerre permanente de tous contre tous ne pouvait pas rationnellement se tenir, mais également que «l'entraide n'a pas besoin de l'intervention d'une autorité centrale pour se déployer» (57).

Ce n'est pas le seul exemple où vouloir suivre une thèse de type darwinien mena le chercheur à s'intéresser à autre chose. En effet, dans les années 70, Edward O. Wilson construit une discipline, la sociobiologie. Discipline basée sur une équation simple: «un individu a des gènes en commun avec ses semblables, donc en aidant ses proches il participe indirectement à la transmission d'une partie de ses propres gènes» (70). Richard Dawkins prolonge cette thèse en expliquant que les organismes ne sont que les supports de leurs gènes dont l'unique but serait de se perpétuer. Le socle de la vie serait cette féroce compétition génétique. Paradoxalement, ces courants basés sur la compétition ont fourni un important bagage d'études sur l'altruisme. Les chercheurs ont eu beau s'acharner par des détours théoriques parfois surprenant, parfois dangereux (on voit bien comme une thèse comme celle de Dawkins flirte avec une légitimation du racisme), la collaboration n'a cessé d'insister et a obligé à nouveau les scientifiques à remettre en question leurs croyances de bases. Wilson lui-même inverse sa thèse et c'est tout le paradigme de la sociobiologie qui est forcé de se renverser: «l'origine du fait social ne serait plus à rechercher dans les gènes, mais dans l'influence du milieu» (74).

Quelques exemples de coopération :

- **Le poisson-clown et l'anémone de mer** entretiennent d'étroites relations. Les anémones protègent le poisson-clown des prédateurs grâce à leurs venins en échange de la nourriture qu'ils leur apportent.
- **L'armoise et le tabac** sont deux plantes qui se préviennent mutuellement de l'arrivée d'herbivores en émettant une substance qui provoque chez l'autre une émission de substances toxiques pour les insectes.
- **Les bactéries** représentent l'un des exemples les plus impressionnants de coopération. Non seulement les bactéries d'une même espèce forment des agrégats qui leur permettent de survivre plus efficacement mais elles s'aident également entre différentes espèces. Lorsque les conditions du

milieu se modifient, elles sont même capables d'échanger des fragments de matériels génétiques pour mieux s'adapter aux conditions nouvelles. Nous, êtres humains, pouvons respirer et donc vivre grâce à une fonction bactérienne. Notre corps même est une association de cellules spécialisées.

- Nous pouvons également penser aux nombreux exemples de relations entre **hommes et femmes et animaux** ou de coopération entre des humains. Que ce soit par le biais d'associations de voisinage, d'aide aux plus démunis (les actes citoyens pour protéger les réfugiés de la police en Belgique ou en France en sont un exemple). L'amitié (parce qu'elle est si quotidienne) pourrait être pensée comme l'un des premiers leviers d'action et de réflexion sur l'entraide et la coopération.

VOIR ET PENSER LA COOPÉRATION

Si nous avons tant insisté sur l'importance des théories, c'est parce que penser actuellement et concrètement la coopération, c'est aussi travailler sur ces mythes, ces croyances qui forgent le milieu dans lequel nous évoluons. Dans un milieu qui a pour croyance que l'homme est un loup pour l'homme, un être qui pensera toujours au profit personnel avant toute chose, nos réflexes les plus quotidiens se façonneront à travers cette perception d'autrui. Comme l'explique Jean-Claude Ameisen, «la cartographie précise des connexions nerveuses dans notre cerveau n'est pas pré-écrite mais émerge progressivement des interactions entre nos neurones (...) et ce réseau continuera à se modifier au cours de notre existence en fonction de notre histoire et de notre environnement» (92). On doit comprendre que l'influence exercée sur nous par les théories, les recherches scientifiques qui font autorité et qui peu à peu modulent nos manières de nous rapporter au monde n'est pas abstraite. Pas plus que les valeurs que partage notre milieu plus proche. Nous baignons dans un milieu qui nous transforme physiquement, qui impacte sur nos connexions nerveuses. Donc sur ce qui, de prime abord, va nous procurer de la satisfaction ou susciter notre rejet (pour parler schématiquement). Il y a sans doute, à partir de là, deux questions à se poser. Quel est l'état actuel des choses au niveau d'une sensibilité globale à la coopération ou à la compétition? Et, pourquoi a-t-on intérêt à penser la coopération?

Tout comme dans les expériences scientifiques où l'on trouvait de la coopération en cherchant la rivalité, il semblerait que dans la réalité sociale nos affects ne soient pas aussi travaillés par les idées de méfiance et d'agressivité que les mythes sur lesquels le néolibéralisme repose pourraient nous le suggérer. Différentes expériences tendent à prouver que nous avons le plus souvent une réaction de rejet pour les comportements égoïstes et une réaction de plaisir à la vue d'un geste altruiste ou d'une attitude bienveillante. Elles nous montrent aussi que faire face à de la tricherie, de l'égoïsme radical peut nous ôter toute motivation à coopérer. Plus concrètement encore, une écrivaine et journaliste américaine, Rebecca Solnit, a écrit une synthèse sur les comportements d'entraide en temps de catastrophe. Le mythe du post-apocalyptique violent et terrifiant est en fait remis en cause. L'exemple de la Nouvelle-Orléans, décimée par l'ouragan Katrina en 2005, est frappant. Les témoignages d'entraide et de solidarité sont extrêmement nombreux.

Ces différentes études nous montrent que, de manière générale, nous sommes spontanément plus altruistes qu'égoïstes. La synthèse de R. Solnit sur les situations de catastrophe est bien sûr intéressante pour déconstruire le mythe du «chacun pour soi» mais il semblerait que notre situation appelle à encore plus de complexité. L'Europe est en effet une des parties du monde les plus épargnées par les catastrophes mais nous ne pouvons nier que monte un climat de peur, de réflexes identitaires et de violence. La situation extrêmement violente des réfugiés est le symptôme d'un trouble, comme le sont parfois notre déni ou notre sentiment d'impuissance face aux problèmes climatiques, pourtant plus que préoccupants.

L'EFFICACE DE LA COOPÉRATION

Ce qu'il importe donc de retenir est la tension qu'exposent les auteurs entre un imaginaire collectif qui oriente notre perception et nos interactions avec le monde vers une certaine lutte des individualités et une sensibilité altruiste qui ne cesse d'insister. Elle insiste dans les expériences sociologiques ou scientifiques mais aussi dans des situations concrètes extrêmes. Alors nous en venons à la dernière question: pourquoi la coopération? Les auteurs eux-mêmes le disent, «il est important de ne pas systématiquement voir l'entraide comme un acte moralement bon (...) on peut s'associer pour massacrer des gens» (293).

C'est l'aspect pragmatique de leur livre: collaborer est avant tout efficace. L'exemple du pin à écorce blanche et du sapin des Rocheuses est intéressant à ce niveau-là. Dans les conditions difficiles, ces deux arbres ont besoin l'un de l'autre mais «entrent en compétition quand les conditions sont bonnes» (32). Si ce livre tend à prouver que la loi de la jungle n'est pas celle de la lutte constante, c'est aussi parce que les animaux savent que la compétition est trop dangereuse, que le risque de dégâts ou de mort est trop grand. L'exemple du pin et du sapin est intéressant pour cette intelligence de la difficulté qu'il représente. Un consensus semble naître aujourd'hui quant à la difficulté d'une époque marquée par la crise économique, sociale et climatique. Les exemples de coopération et d'entraide émergent et il faut savoir les voir. Il ne faut sans doute pas s'arrêter là. Penser à la manière dont nous pourrions être efficaces. Comment construire des «nous»? Toutes ces questions relèvent du défi de la création d'alternatives aux mythes collectifs. Elles sont des occasions de recalibrer notre sensibilité et de prendre pouvoir sur les questions qui parfois nous ôtent, par leur aspect massif, notre possibilité d'agir.

Timour SANLI
OCTOBRE 2018

SOURCES ET RESSOURCES

Jean-Claude AMEISEN, *Dans la lumière et les ombres: Darwin et le bouleversement du monde*, Paris, Fayard, 2008.

Comité invisible, *L'insurrection qui vient*, Paris, La Fabrique, 2007.

Comité invisible, *Maintenant*, Paris, La Fabrique, 2017.

Vinciane DESPRETS, *Que diraient les animaux...si on leur posait les bonnes questions?*, Paris, La Découverte, 2014.

Pierre KROPOTKINE, *L'Entraide: Un facteur de l'évolution*, éditions Écosociété, collection Retrouvailles, 2005 (Ed. originale, 1902)

Pablo SERVIGNE et Gauthier CHAPPELLE, *L'entraide, l'autre loi de la jungle*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2017.

Présentation de son livre par Pablo SERVIGNE, *L'Obs*, 2017:

<https://www.youtube.com/watch?v=-gB5x4LshGo>

Anna TSING, *Les champignons de la fin du monde*, Paris, La Découverte, 2017